

Stefan Zweig

Nouvelle du jeu d'échecs

Traduction de Bernard Lortholary

Édition de Jean-Pierre Lefebvre



folio
classique

Extrait de la publication

Stefan Zweig

Nouvelle du jeu d'échecs

Traduction de Bernard Lortholary

*Édition présentée et annotée
par Jean-Pierre Lefebvre*

COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE

Gallimard

Édition dérivée de la Bibliothèque de la Pléiade.

© Éditions Gallimard, 2013,
*pour la préface, la révision de la traduction
et la présente édition.*

PRÉFACE

La dernière nouvelle écrite par Stefan Zweig est à la lettre celle de ses derniers instants : la dernière qu'il ait relue, et dont il savait qu'il ne verrait jamais la version imprimée. La dernière qu'il envoie à ses lecteurs. Celle du bout du monde, de la dernière limite, des dernières forces. Le 21 février 1942, il en posta trois exemplaires : l'un à son éditeur américain, Ben Huebsch, l'autre à son éditeur allemand exilé à Stockholm, Gottfried Bermann-Fischer, le troisième à son traducteur argentin et ami, Alfredo Cahn.

Le lendemain soir, il mourrait avec son épouse, Lotte Altmann, librement, comme dit la langue allemande, après que l'un et l'autre eurent absorbé une dose létale de barbital (Véronal est le nom commercial donné en 1903 à cette molécule par les laboratoires Merck), emportant dans un silence définitif la substance et la forme de ses dernières pensées. Quelques mots dans les dernières lignes de cette histoire, prononcés par le champion du monde Czentovic, après la bévue de son adversaire, commentaient déjà cette fin de partie : « Dommage,

dit-il, magnanime, l'attaque n'était pas mal conçue du tout. Pour un amateur, ce monsieur a en réalité un don peu banal. »

*Tel avait été Zweig toute sa vie : après des débuts brillants dans le monde d'hier et une réussite continue que beaucoup lui envièrent, il fut un écrivain particulièrement doué et imaginatif, abattu finalement par les mortels principes de réalité dont le début du *xx^e* siècle avait accablé l'Europe, puis la planète entière.*

Cette proximité de la dernière œuvre de fiction et de la mort volontaire a donné à la nouvelle une importance qui ne doit pas masquer ses qualités propres. Dès les premières parutions, à Buenos Aires en 1942, Stockholm en 1943 et New York en 1944, le succès fut considérable et, depuis, il ne s'est pas démenti. Dans les librairies, les théâtres, les cinémas du monde entier, la partie ne s'est jamais finie, invitant plus que toute autre à l'analyse, au dialogue posthume entre les vivants et le mort, autour de la question : comment ce fantôme toujours présent a-t-il conçu les derniers coups du grand jeu que fut son existence ? Subsumée sous l'autre question, et en postulant la réponse : la réussite commerciale signale-t-elle la qualité d'un ouvrage ? Ou sous d'autres interrogations encore : pourquoi n'est-il plus question, dans cette dernière nouvelle, de sentiments amoureux ? pourquoi si peu de femmes, si peu d'aspects sexuels, si peu de nature dans cette ultime production imaginaire ?

Il ne semble pas que Zweig ait connu la comparaison que Freud établit, s'agissant du début et de la fin de la cure analytique, avec le timing du jeu

d'échecs¹. En revanche, il avait pu prendre connaissance de la version française du roman de Nabokov La Défense Loujine, parue en 1934 chez Fayard. Peut-être avait-il entendu parler de la passion de Lewis Carroll pour ce jeu, ou se souvenait-il de séquences de jeu mises en scène par Lessing (dans Nathan le Sage) ou Diderot (dans Le Neveu de Rameau). Il avait des échecs la culture commune. Le plus probable est cependant qu'il se trouvait dans un état d'isolement l'assignant à des ressources limitées. La Nouvelle du jeu d'échecs n'a donc pas fait l'objet d'une quinzième miniature historique dont Zweig aurait trouvé la matière dans la grande chronique universelle où sont archivées depuis la nuit des temps les parties célèbres de « bois poussé », les exploits de toute nature des grands joueurs (du type « Le jour où Kasparov fut battu par un inconnu » ou le dessin d'Emma Lowenstamm représentant Hitler jouant aux échecs à Vienne en 1909 contre un homme qui pourrait être Lénine). Comme le titre l'indique sobrement : il s'agit d'une nouvelle.

La mort est dans le jeu

Les seules nouvelles de Zweig auxquelles on peut la comparer pour ce qui est de la substance, des thèmes et des motifs, sont celles qu'il avait consacrées aux manies voisines de sa propre addiction : La Collection invisible et Buchmendel, elles aussi liées à la conjoncture historique (la Première Guerre

1. Voir Sigmund Freud, *Zur Einleitung der Behandlung* [Le début du traitement] (1913), *Gesammelte Werke*, vol. VIII, Londres, Imago, p. 454.

mondiale et l'inflation). Mais celles-ci ne mettent pas en scène, comme la dernière de toutes, le défi et l'affrontement des hommes dans l'ombre, si l'on peut dire, du feu du ciel théologico-politique. Si le mot « Schach », repris du persan, a quelque chose de menaçant chaque fois qu'il est prononcé en allemand par un joueur, il désigne en fait le roi, qu'il s'agit de mettre à mort en prononçant l'autre mot persan « mat » (qui signifie « mort »).

L'addiction aux échecs, mais aussi plus généralement le simple rapport d'intérêt pour ce jeu, sont liés à des pulsions agressives profondes que Freud n'aurait sans doute pas classées à côté de la pulsion d'acquisition et de rétention d'objets de valeur, mais apparentées à la violence guerrière déchaînée. Quand Zweig commence à écrire sa nouvelle, à l'automne 1941, les troupes nazies sèment la mort en URSS, et la chasse aux Juifs a commencé depuis longtemps. Quand il l'envoie aux éditeurs, Singapour est tombée, des millions d'êtres humains sont dans la ligne de mire de pièces d'artillerie, quand on ne les pousse pas vivants dans des fosses qu'ils ont dû eux-mêmes creuser. La mort est dans le jeu, et la Faucheuse ne cherche pas que le roi.

Dans le même temps, ce jeu abstrait, sinon transcendantal, qui se décrit avec des coordonnées chiffrées selon les axes d'un modeste quadrilatère où glissent les simulacres de deux armées, sert aussi à distraire des soucis du monde. Si les joueurs passionnés souffrent d'une addiction, elle n'a d'autres fétiches pour objet que les pièces du récit intérieur victorieux que se raconte chacun des deux joueurs pour conjurer son angoisse. L'extériorité est réduite

à rien et, même jetées à la tête de l'adversaire, les pièces ne causent que des dommages psychiques, principalement pour le lanceur... Le sujet replié dans le silence et la solitude sait qu'il est surtout menacé par lui-même.

En donnant à la nouvelle Schachnovelle le titre français *Le Joueur d'échecs*, sa première traductrice, Jacqueline Des Gouttes, en a donc infléchi l'interprétation dans une direction traditionnelle qui ne correspond peut-être pas vraiment à la nouveauté que l'œuvre apporte. Le titre allemand convoque le jeu en tant que jeu, et les différents protagonistes de la nouvelle sont situés, selon une typologie différentielle et fortement contrastée, par rapport à ce jeu, y compris la très discrète épouse du narrateur, qui joue avec son mari pour se distraire et passer le temps pendant le long voyage maritime qui va de New York à Buenos Aires, mais aussi pour attirer l'attention des autres protagonistes du côté de ce jeu. Le premier titre français s'explique sans doute par la nécessité de mettre à l'écart la notion d'échec, antonyme de celle de réussite, mais aussi par une référence implicite à l'économie « subjective » des nouvelles antérieures. Le ou les joueurs ont dès lors le même statut que la femme de Vingt-quatre heures, que l'inconnue de la Lettre.

Or Zweig avait conscience de la singularité de cette œuvre, dont rien ne permettait de prévoir au départ qu'elle serait la dernière. Le 15 janvier 1942, quelques mois après l'avoir commencée, quelques semaines avant de mourir, il confiait à son ami Hermann Kesten : « J'ai écrit une nouvelle de mon format malaisé favori, trop longue pour un journal

et un magazine, trop courte pour un livre, trop abstraite pour le grand public, trop marginale par son sujet¹. » Mais ce regard critique, tardif et dépressif sur son œuvre ne correspond pas à ce qu'il en pensait profondément. Dès 1938, il avait annoncé à Joseph Roth son intention d'écrire une « nouvelle symbolique » et à Friderike, sa première épouse, il avait évoqué en septembre 1941 « une petite nouvelle un peu à part ». Zweig, qui l'a rédigée entre la mi-septembre 1941 et février 1942 mais n'en a pas connu la publication, misait sur son originalité. D'autres correspondants (notamment Richard Friedenthal et Berthold Viertel) étaient informés de ce projet, de son étrangeté et de son ambition philosophique. Zweig percevait à coup sûr que cette nouvelle n'était pas comme les précédentes, mais il n'est pas certain qu'il l'ait voulu.

Intuition et représentation

D'un ensemble de personnages présents sur le paquebot qui relie New York à Buenos Aires, le long d'un méridien qui passe, en 1939, de l'automne nord-américain au printemps de l'hémisphère Sud, la nouvelle fait surgir deux joueurs qui se distinguent de la masse des nombreux joueurs possibles sur les nombreux échiquiers du bord : un champion reconnu, puis un amateur anonyme, qui vont s'affronter, après que leurs profils auront été décrits comme quasi antagoniques dans deux approches biographiques hypertrophiées. En termes

1. Stefan Zweig, *Correspondance 1932-1942*, trad. Laure Bernardi, Grasset, 2008, p. 423-424.

purement échiquéens, leur affrontement va s'achever sur une sorte de match nul et un abandon. Si l'amateur anonyme crée la surprise en mettant en échec le jeune champion du monde de 1939¹, s'attirant ainsi l'admiration et la sympathie des passagers spectateurs des parties, cette surprise est de courte durée : dans les dernières pages, le champion reprend la main... et, pour l'auteur de la nouvelle, ce retour à la norme pourrait être aussi important que l'exploit insolite, l'essentiel étant à ses yeux le face à face éphémère de deux histoires extraordinaires, de deux cultures sociales issues de la même région historique, mais aussi de deux types de fonctionnement psychique qui y sont traditionnellement associés.

Le champion en titre, Mirko Czentovic, est d'origine modeste, c'est un grand tacticien mais un professionnel besogneux, dont la seule faiblesse est liée, comme sa force spécifique, aux conditions dans lesquelles il a appris les échecs : en regardant d'autres personnes jouer. Il a besoin de ce que les philosophes appellent l'intuition, au sens de l'allemand Anschauung, et Zweig met ce trait en rapport avec son origine et sa complexion rurales. C'est un joueur « réflexe », qui déstabilise cependant son adversaire en jouant les coups très lentement (son intuition n'est pas « immédiate »). Il réagit à ce qu'il voit et voit bien, et a enregistré tout ce qu'il a vu depuis l'enfance sur l'échiquier : il n'invente rien et n'anti-

1. Le champion du monde de l'époque, depuis 1937, était le Français d'origine russe Alexander Alekhine, qui le resta jus qu'à sa mort en 1946.

cipe que peu de coups. C'est un professionnel, incapable d'aventure.

Le challenger, quant à lui, n'est pas un professionnel de l'échiquier mais un amateur, et de surcroît un homme qui n'a pu s'entraîner qu'en pensée, en imaginant des parties sans pouvoir les jouer réellement, quand il était en isolement dans une pièce vidée de tout objet à contempler. Il est dans ce que les philosophes appellent la « représentation », Vorstellung, il n'a pas besoin de voir l'échiquier pour jouer ; celui-ci peut même le gêner, et l'erreur qu'il commet lors de la dernière partie peut s'expliquer dans le cadre de cette typologie sommaire : il ne voit pas que le roi de son adversaire est protégé, il a mal regardé, sans doute pressé par un processus représentatif, un écran mental qui a pris le dessus sur la perception immédiate.

Ces deux concepts, intuition et représentation, ainsi que leur contradiction structurent quasi philosophiquement une nouvelle qui ne laisse pas cependant d'être concrète. Celle-ci se joue certes, comme les parties, à bord d'un paquebot, quelque part sur l'océan Atlantique, hors du temps et de l'espace ordinaires, mais son horizon est clairement historique, politique, continental ou, si l'on veut, réel. Sur ce bateau naviguent deux citoyens de la jeune République autrichienne qui vient d'être annexée, un peu plus d'un an auparavant, au III^e Reich : le narrateur et le challenger éphémère. Il se pourrait que le champion du monde soit devenu hongrois ou yougoslave à la suite du grand redécoupage de l'Europe après 1918. Mais, comme les deux précédents, il est né sujet de la double monarchie

austro-hongroise. Une équipe de personnages secondaires va s'employer à les mettre en rapport. Le narrateur est un passager du transatlantique, un émigrant autrichien parti en Argentine via New York, qu'on peut imaginer sous les traits de l'auteur, le seul Juif sans doute de toute cette nouvelle, lui aussi lourd d'une expérience historique.

Un champion paradoxal

Le lecteur découvre d'abord, au moment où il embarque sur un grand et solide navire moderne, le champion d'échecs en titre, Mirko Czentovic, vingt et un ans, fils d'un batelier du Danube mort noyé dans le naufrage de son frêle esquif : ces détails signalent d'emblée une métamorphose. L'orphelin pauvre, né sans doute peu avant la défaite de 1918 et la disparition de la double monarchie austro-hongroise, est devenu l'un des plus grands joueurs de la planète grâce aux interventions du curé catholique qui l'a élevé dans un village reculé de l'ex-Autriche-Hongrie, vraisemblablement situé aux confins de la Slavonie¹ d'alors (soit dans l'est de l'actuelle Croatie, à proximité de la frontière hongroise²), puis envoyé

1. La Slavonie doit son nom au fait que l'Empire romain en avait fait le territoire où il puisait ses esclaves. Zweig insiste sur le comportement servile du jeune Mirko.

2. Zweig ne prononce pas le mot « Yougoslavie », mais à deux reprises l'expression « slave du Sud » (qui se dit en serbo-croate « yougo-slave »). Comme le curé du village est catholique, il est probable que ce village se situe dans la zone croate (le royaume de Serbie ne faisait pas partie de la monarchie austro-hongroise). Plus loin, l'ami du narrateur donne à la zone concernée le nom de Banat, qui peut désigner un territoire balkanique

parfaire son art à Vienne, où les experts l'ont pris en main, formé et lancé dans la carrière de champion. Zweig puise, pour composer son personnage, longuement présenté, dans diverses biographies de joueurs célèbres de son temps. Comme la plupart d'entre eux, Czentovic est un Slave, mais Zweig insiste sur des traits de sa personnalité qui ressortissent plutôt au moujik inculte, dépourvu de finesse et de curiosité, qu'à un personnage de Tchekhov. L'insistance de l'auteur à en faire une brute blonde qui n'aurait jamais réussi le certificat d'études dans la France de la III^e République est assez surprenante, comme s'il voulait enraciner dans une physionomie adéquate, au bord du racisme ordinaire, l'absence d'imagination et d'émotivité manifestée par le personnage, son air de robot redoutable, qui s'accommode mal de la métaphore ovine employée ailleurs à son sujet. Son nom même (qu'il faut prononcer « Tchentovits » ou « Tchentovitch ») semble composé pour parfaire ce portrait, avec ses trois dentales dures. Un affect, cependant, est mentionné par Zweig, susceptible de lever la contradiction, et il faut en mesurer l'importance : il a en commun avec de nombreux esprits forts, imaginatifs, subtils et infusés de culture le désir de richesse — il est cupide et vénal. Occasion pour le lecteur de se dire que, contrairement à ce que suggèrent certaines lectures, il ne représente pas le nazisme, présent ici sous

très large, longeant la Save et le Danube, mais qu'on donnait aussi spécifiquement, du temps de l'Autriche-Hongrie, à la Croatie (ainsi dans le Nouveau Larousse illustré, édition de 1912).

d'autres espèces, mais un certain type d'humanité dont le nazisme et les différents fascismes du xx^e siècle ont pu et su faire usage. S'il a emprunté un ascenseur social, ce n'est pas en adhérant à un groupe d'activistes reconverti en mafia politique pratiquant la terreur, mais en excellant comme par miracle à un noble jeu de société, synonyme d'intelligence, voire d'intellectualité.

À certains égards, ce profil paradoxal est plus étonnant que celui de son challenger, dont la compétence acquise au jeu d'échecs, y compris dans des conditions qu'on peut dire héroïques, n'est pas contradictoire avec son statut social et sa formation intellectuelle. On peut se demander ce que la nouvelle serait devenue si Zweig avait puisé, pour concevoir le portrait du champion du monde, dans la liste des champions du monde réels. Il est assez probable que la partie aurait été plus difficile à organiser, dès lors notamment que le moteur financier des opérations aurait été moins prompt à réagir aux sollicitations et manœuvres d'approche. L'idiosyncrasie de Czentovic est principalement motivée par les nécessités de la dramatisation propre à la nouvelle : elle permet la mise en place rapide et contrastée du personnage principal. Pour le reste, dès lors que l'attention avait basculé du côté du docteur B. et de son histoire extraordinaire, un champion du monde plus banal acceptant de jouer les parties aurait fait l'affaire, avec quelques variantes d'importance mineure dans les réactions et le comportement.

En revanche, une telle hypothèse aurait fait disparaître un motif historique qui joue un certain rôle dans l'économie générale de la nouvelle. Czentovic

fait indirectement exister sur le pont de ce navire l'histoire de l'explosion de la double monarchie austro-hongroise et des débuts de la République autrichienne, figurant ainsi un lien entre 1918 et 1939 ou, si l'on veut, entre la Première et la Seconde guerre mondiale, que Zweig s'efforce d'exposer de manière plus historique dans Le Monde d'hier. Mais ce motif n'est pas vraiment articulé sur la fable de la nouvelle.

Czentovic est bien seul dans tout l'épisode. Mais cette solitude ne l'affaiblit pas, bien au contraire. Il est seul sur un mode quasi psychotique, ce qui n'est pas rare dans le monde des échecs. Mais il a une sorte de double agissant, sur un mode plus caractériel, en la personne de McConnor, l'homme d'affaires écossais qui lui ressemble par la vanité et le rapport à l'argent. Celui-ci est impulsif, impatient, colérique. Bref, il a tous les défauts, à ceci près, que sans ses désirs et sa ressource financière, il ne se serait rien passé. Peu à peu, il disparaît du premier plan. Mais un trait de sa psychologie l'installe dans le réseau général et l'apparente à Czentovic : ce self-made-man massif n'aime pas perdre. Mais, en réalité, ce conquérant est manipulé par le narrateur, qui ne nous dit jamais son âge, et se contente de le suggérer indirectement pour ceux qui connaissent l'histoire californienne : les forages qui l'ont enrichi doivent dater du début du xx^e siècle car, en 1939, le pétrole californien a depuis plus de dix ans beaucoup perdu de sa superbe : autrement dit, il a une bonne soixantaine d'années et, malgré les apparences, il est sur le déclin.

Monde d'aujourd'hui et monde d'hier

Le challenger, ce docteur B. qui se fait connaître en détournant vers le nul la partie extorquée à Czentovic par les passagers, au terme d'une intervention engagée comme fortuitement dans une partie dont le champion se préparait à ne faire qu'une bouchée, est un avocat autrichien, plus que quadragénaire, les cheveux déjà blanchis par les épreuves, d'ascendance aristocratique et de mœurs discrètes, lié aux milieux catholiques. Il est socialement et culturellement proche de Zweig, et ses affinités particulières avec le narrateur reposent sur cette communauté. Contrairement à Czentovic, produit de l'après-guerre, il a été éduqué dans l'Autriche d'autrefois. Il descend d'une famille de l'ancienne Autriche, c'est un proche du parti clérical et de la Maison des Habsbourg. Il n'est pas un joueur d'échecs professionnel, mais ce que l'allemand désigne d'un faux ami emprunté au français, ein Dilettant, un amateur. Mais un amateur dont les prestations professionnelles ont quelque parenté avec la pratique « agonale » des échecs. L'avocat est un professionnel du conflit, des rapports de force et de l'examen des données. Il doit cependant son exceptionnelle compétence et ses performances étonnantes au fait que pendant de longs mois, séquestré par la Gestapo au moment de l'Anschluss, en mars 1938, mis au secret dans l'espoir qu'il finirait par révéler la destination d'un certain nombre de biens des Églises allemandes mis opportunément à l'abri par ses soins, il n'a pas eu d'autre lecture qu'un manuel de jeu d'échecs dérobé

(le mercredi 27 juillet 1938) et dissimulé à ses geôliers. Il a ainsi développé une phénoménale puissance de représentation mentale, et donc d'anticipation, sans même avoir besoin de voir l'échiquier, et même plutôt en évitant de le regarder : il finit même par ne plus se servir de l'échiquier de fortune sur lequel il essayait les parties décrites dans le manuel. Son intelligence représentative hors normes, vite fatiguée des cent cinquante parties décrites et analysées dans le manuel, a fini par s'investir dans des parties mentales contre lui-même débouchant sur une addiction au jeu proprement schizophrénique (une « intoxication échiquière », p. 88) et une apparence de folie, à laquelle il doit d'avoir été relâché par ses bourreaux, après une crise soignée dans un hôpital, où la vieille solidarité austro-hongroise du corps médical pourvoit à son élargissement. Mais contrairement au statut public, sinon mondain, de la notoriété dans le cas de Czentovic, seul le narrateur est mis par l'intéressé dans le secret de cette histoire. Lui seul comprendra, après de longues confidences de ce docteur B., les épisodes successifs rapportés par la nouvelle. Lui seul sait que le jeu d'échecs a été la planche de salut du prisonnier, ce qui lui a permis de remporter la partie contre la Gestapo, au risque de sombrer dans une démence funeste, et au prix d'une fragilité psychique permanente.

La figure du docteur B., victime du nazisme et vainqueur potentiel d'une brute bien dressée, draine évidemment les affects positifs des lecteurs, et son abandon peut être vécu comme une victoire sur l'adversité — la victoire sur une addiction au jeu

*induite par la perfidie de ses bourreaux — et un retour à l'humanité. Il est le seul personnage dont le comportement demeure « ouvert » et évolutif : son histoire douloureuse explique qu'il ne veuille d'abord jouer qu'une seule partie, non pour l'argent, ni pour défier un champion, mais à seule fin de mettre dangereusement à l'épreuve d'un jeu réel tout l'apprentissage mental de l'art des échecs qui a failli le rendre fou : « Ce qui m'intéresse et m'intrigue, c'est uniquement une curiosité rétrospective : savoir si ce qui se passait naguère dans ma cellule, c'était encore des échecs ou déjà de la folie » (p. 95). De ce point de vue, il est plus « joueur », au sens positif du terme, que son adversaire. Il aime le risque, et de même il est ouvert au dialogue, il écoute notamment le conseil que le narrateur, devenu son confident, lui suggère lors de la dernière partie. L'approche du personnage est de bout en bout psychologique. Le docteur B. est certes la seule victime explicite du nazisme de toute l'œuvre narrative de Zweig, mais ce quasi-héros n'est pas une victime « classique » de la Gestapo, une figure de résistant politique actif au fascisme, comme l'Autriche en a compté. Il pourrait être la victime d'un gang mafieux cherchant à connaître le code d'un coffre. Il fallait en outre, pour qu'il puisse raconter son histoire, qu'on l'ait relâché. Il n'empêche : d'un point de vue formel, il a résisté, il n'a pas dit ce qu'il savait. Il n'a pas sauvé un réseau, une communauté d'êtres humains en lutte, mais il a protégé par son silence la richesse de l'Église catholique autrichienne (dont le rapport au fascisme est plus que trouble). Dans *Le Chandelier enterré*, il s'agissait aussi de sauver des prédateurs un bien de*

nature religieuse, mais la menorah n'est pas la richesse d'un clergé, elle est le symbole matériel qui signifie la communauté des hommes, et l'héroïsme du personnage principal de la nouvelle a une dimension politique. La résistance du docteur B. est quant à elle individualiste, « de principe », et, aux yeux de Zweig, c'est un facteur de sympathie qui l'emporte sur tout autre.

Cela étant, le docteur B., contrairement à Czentovic, n'est pas seul : il a un allié, un protecteur, un ami peut-être, le narrateur. Leur connivence est essentielle à la composition de la nouvelle, et donne notamment à penser que le narrateur, Autrichien exilé, pur produit vieillissant de la culture du monde d'hier, est lui aussi — sans doute pour d'autres raisons — une victime du nazisme. On le devine d'opinions politiques modérées, imaginatif et sensible, fumant le cigare, approuvant le choix des deux livres dont le docteur B. réveille la mémoire dans sa détention, malgré leur incongruité apparente : l'Homère du lycée (plutôt L'Odyssée sans doute que la belliqueuse Iliade) et le code civil. Le narrateur est comme le docteur B. un homme du Livre, et sans doute lui-même un « Herr Doktor » tout comme Zweig dont on sait qu'il était très attaché à ce titre obtenu en 1904 à l'université de Vienne. On ignore les raisons précises qui font qu'il se trouve avec son épouse si loin de son Autriche natale, mais on peut postuler qu'elles sont apparentées aux circonstances qui expliquent la présence du docteur B. sur ce bateau, en sorte que l'accumulation de traits et facteurs de sympathie avec ce dernier peut rendre plausible la familiarité amicale

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection

AMOK. *Traduction de Bernard Lortholary. Édition de Jean-Pierre Lefebvre.*

ANGOISSES. *Traduction de Bernard Lortholary. Édition de Jean-Pierre Lefebvre.*

VINGT-QUATRE HEURES DE LA VIE D'UNE FEMME.
Traduction d'Olivier Le Lay. Édition de Jean-Pierre Lefebvre.



*Nouvelle du jeu
d'échecs*

Stephan Zweig

Cette édition électronique du livre
Nouvelle du jeu d'échecs
de Stefan Zweig a été réalisée le 11 septembre 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en août 2013
par l'imprimerie Maury à Mayenne
(ISBN : 978-2-07-044954-5 – Numéro d'édition : 246580).

Code sodis : N53765 – ISBN : 978-2-07-247833-8
Numéro d'édition : 246582